

Guillaume Bruère ici et maintenant

La première fois que j'ai vu Guillaume Bruère, c'était en 2013 à La Haye : il avait travaillé quelques jours au Gemeentemuseum à partir des dessins d'arbres de Piet Mondrian. Il va souvent dessiner dans les musées, à Paris, à Vienne, à Zurich, à Berlin... Je l'ai regardé travailler. Depuis le sujet qu'il observe jusqu'à sa main qui dessine, tout son corps danse : il s'empare de ce qu'il voit, l'incorpore littéralement et inscrit sur le papier ce qu'il en sort, avec l'agilité d'un oiseau. Tout son corps voit, sent, pense, agit, dans une spontanéité, un engagement surprenants. C'est une corrélation : ce qui est extérieur lui passe par le corps et se dépose, métamorphose, directement sur le papier. Il entretient ce rapport vital et risque avec l'histoire de l'art : il s'est ainsi approprié des artistes aussi différents que van Gogh, Clouet, Ensor, Holbein, Schiele, Bacon... Mais aussi avec Barbara Frey et les acteurs du Schauspielhaus de Zurich, des acrobates, des danseurs de hip-hop... Le dessin est la trace vivante de son rapport avec un tableau, un animal, un être humain. Il est sa façon de sentir, de penser, d'exprimer. Il est le rapport même qu'il entretient avec le monde réel. Pas le moindre implicite, ici, pas de hors texte, pas de narration : le dessin *est* le contenu. Il n'illustre rien, il ne commente rien. Ce à quoi il invite, c'est à regarder, à regarder vraiment. C'est une leçon sur l'art, son langage spécifique et sa fonction dans la société. En décembre 2015, alors qu'il se promenait à Berlin avec ses enfants, Guillaume Bruère est passé à côté d'un gymnase où s'abritaient des réfugiés. Deux jours après, il faisait le premier portrait de la série des « *Refugies* » : celui de Mustapha Shaif, Syrien. Le premier d'une longue série ininterrompue, dans les conditions difficiles du gymnase d'abord, et dans son atelier. Et puis, fin mars 2016, alors que l'afflux des réfugiés des guerres d'Afrique et des Proche et Moyen Orient éveille les solidarités et les haines de l'Europe, il installe un atelier à Graz, à la frontière de deux pays particulièrement inhospitaliers : l'Autriche et la Hongrie. A l'invitation du conservateur du Bruseum au musée de Graz, Roman Grabner. Le dispositif est spartiate. Guillaume Bruère est assis à une table, son papier à dessin, toujours du même format, pose devant lui avec un très simple outillage - craies, crayons, pastels, un peu de peinture, quelques pinceaux. Assis de l'autre côté de la table, en face de lui, son modèle. Il est là de sa propre décision : l'artiste ne l'a pas choisi. Au bas de chaque portrait, Guillaume Bruère écrit la date d'exécution, le nom et le pays d'origine de celui qui a posé pour lui. Ce protocole si simple possède une signification politique remarquable. Ce n'est plus un réfugié, un membre quelconque de la catégorie des réfugiés, mais le Syrien Mustapha Shaif, qui a posé ce jour-là pour le Français Guillaume Bruère : deux individus souverains, dans un rapport d'égal à égal inscrit dans le temps et l'espace. *Hic et nunc*. Ce portrait est doté d'une puissance symbolique : par lui, Mustapha Shaif est rendu à son identité singulière, à son histoire unique, irremplaçable, à sa dignité d'homme. Il sort de l'anonymat du nombre, de la masse statistique. Et cette sortie s'opère à l'intérieur d'un rapport humain : celle de l'artiste et de son modèle. Ainsi conçu, le dessin est à l'opposé de l'image médiatique : celle du petit Aylan au visage enfoui dans le sable, au cadavre si photogénique, si propice à fabriquer sensation et émotion, est vite chassée par d'autres images et aussi vite oubliée. Au passage, elle aura servi à effacer les milliers d'autres enfants morts, invisibles et sans nom, qui seront restés pure quantité statistique. L'image médiatique, qui est une production industrielle, n'est occupée que de son impact (tant d'exemplaires de journaux vendus, tant de téléspectateurs, etc.). La Bourse ne saurait s'intéresser aux ravages humains qu'elle provoque - le philanthrope Georges Soros, qui amassa son immense fortune en spéculant contre la livre, réduisant ainsi à la misère des millions de Britanniques, explique brillamment cette schizophrénie. Le terne Adolf Eichmann, comme l'analyse Hannah Arendt, organisa méticuleusement l'extermination de millions de juifs, davantage sans doute pour tenir les objectifs et les cadences exigés par ses supérieurs que par haine raciale. Dans ces machines aveugles et comptables l'identité humaine disparaît comme dans un trou noir. Guillaume Bruère, lui, résiste à l'inhumanité avec ses moyens d'artiste. Des moyens individuels vieux comme l'art, et l'expérience, et l'empathie. Il sait, lui, ce qu'est un portrait : l'âme de quelqu'un, ce n'est pas une espèce de flou métaphysique ou psychologique, l'âme de quelqu'un, c'est son visage.

Marie-Noël Rio

Guillaume Bruère, né à Châtelleraut en 1976, vit et travaille à Berlin. Depuis 2010, il signe ses œuvres GIOM parce que, dit-il, c'est plus facile à prononcer et à écrire dans le contexte international qui est le sien.

Depuis 2000, ses œuvres ont été montrées dans de nombreux pays (France, Allemagne, Autriche, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Maroc, Etats-Unis), lors d'expositions personnelles ou collectives,

Dans des galeries ou des musées. Elles sont présentes dans de prestigieuses collections publiques, en France et à l'étranger.

Parmi ses expositions récentes :

Fondation Van Gogh a Arles à la suite d'une résidence en 2013 ; Nahmad Contemporary à New York en 2014 ; « *Francois 1er illimité* », au Château de Chambord en 2015.

Pour en savoir plus : giom.info

Et pour voir ses performances: www.youtube.com/user/guillaumebruere